

Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes ⁽¹⁾

Bernard Lahire

*Loin de se réduire à des lectures pauvres (moins fréquentes, moins complexes, moins habiles, moins virtuoses...), les lectures populaires mettent en œuvre des **modes d'appropriation spécifiques des imprimés** (journaux, revues, livres divers) qui se caractérisent fondamentalement par la volonté d'ancrage des textes dans une autre réalité que la seule réalité textuelle : dans une configuration pratique (livres et revues pratiques), dans un espace connu, vécu (journaux locaux, rubriques « décès-naissances-mariages », faits divers...), dans les cadres, les schémas de l'expérience passée ou présente (romans, biographies et autobiographies...) ou dans le monde naturel et physique (livres, revues de vulgarisation scientifique).*

INTRODUCTION

Deux recherches, qui avaient pour objectif de saisir les usages sociaux de l'écrit chez des hommes et des femmes de milieux populaires urbains (2), nous ont permis d'étudier les lectures populaires.

La première d'entre elles s'est appuyée essentiellement sur des entretiens approfondis auprès de deux catégories de salariés à faible niveau de revenu et faible niveau de diplôme : 19 hommes, ouvriers spécialisés, travaillant dans une grande entreprise de la région lyonnaise et 16 femmes, agents de service, salariées par la mairie d'une ville de la banlieue de Lyon. La seconde a consisté à vérifier les résultats de la première en

procédant à une enquête par questionnaire sur une population plus importante (149 personnes, 64 femmes et 85 hommes, au diplôme inférieur ou égal au BEP ou au BEPC).

Les résultats des deux enquêtes font apparaître tout d'abord que la lecture (les lectures d'imprimés variés) est une pratique relativement bien ancrée en milieux populaires. Du côté des 35 interviewés, 18 déclarent lire régulièrement des journaux, 19 des revues, 25 le programme TV, 11 des bandes dessinées, 22 le dictionnaire et 24 des livres pratiques. Ils estiment en moyenne lire environ 8 romans par an. Parmi les personnes interrogées par questionnaire, 40 % déclarent lire le journal tous les jours, 29 % une à deux fois par semaine, 22 % occasionnellement (en fonction de

l'actualité) et seulement 9 % jamais ; 6 % seulement disent ne jamais lire de revues ; 58 % estiment lire entre 1 et 10 livres par an, 29 % à en lire plus de 10 par an et seulement 13 % à n'en lire aucun ; 58 % déclarent avoir recours fréquemment à des dictionnaires ou des encyclopédies, 27 % lire fréquemment des bandes dessinées, 79 % lire un programme TV ; nombreuses (53 %) sont celles à affirmer lire fréquemment les prospectus, les tracts et les publicités distribués dans les boîtes aux lettres ; une large majorité (59 %) dit être ou avoir été abonnée à un organisme de vente de livres par correspondance ; 82 % ont déjà été en situation de lire un livre à un enfant.

Mais ce que font surtout apparaître les enquêtes, c'est le fait que, loin de se réduire à des lectures pauvres (moins fréquentes, moins complexes, moins habiles, moins virtuoses...), les lectures populaires mettent en œuvre des **modes d'appropriation spécifiques des imprimés** (journaux, revues, livres divers) qui se caractérisent par la volonté d'ancrage des textes dans une autre réalité que la seule réalité textuelle : dans une configuration pratique, dans un espace connu, vécu, dans les cadres, les schémas de l'expérience passée ou présente...

Visant surtout à décrire et à analyser la manière dont des adultes appartenant aux milieux populaires parlent de leurs pratiques de lecture, de ce qu'ils y investissent, de ce qu'ils aiment y trouver, cet article peut permettre d'éclairer les pédagogues sur certains traits fondamentaux de la relation aux imprimés entretenue dans ces milieux sociaux (3).

LES MODES D'APPROPRIATION DES ŒUVRES

La lecture, qui n'est pas exclusivement la pratique de ceux qui ont du temps (4), permet d'actualiser des dispositions sociales particulières. On pourrait dire, d'une façon incomplètement satisfaisante, tant elle intellectualise une réalité pratique, que l'un des objectifs principaux de la sociologie des pratiques de lecture doit consister à faire apparaître des différences de « définition sociale » de la lecture.

Il y a lecture et lecture, et il faut rappeler cette évidence contre les tendances les plus anodines à faire comme si, entre les « non-lecteurs » ou les plus « faibles lecteurs » et les plus « forts lec-

teurs », la différence n'était qu'une différence quantitative. Or, on ne peut faire comme si, par exemple, le lecteur ouvrier qui lit moins de 5 livres par an mettait en œuvre le même mode de lecture que le lecteur universitaire qui en lit plus de 25 par an. De l'un à l'autre, c'est non seulement le nombre de livres lus, mais aussi les types de livres lus et, surtout, le mode d'appropriation des livres, ce qui est « fabriqué » avec les livres, qui changent (5).

En matière d'analyse des pratiques de groupes sociaux spécifiques (ici, les pratiques de lecture des milieux populaires), l'erreur théorique et méthodologique la plus fréquente et la plus fatale à la compréhension sociologique consiste à hypostasier une réalité sociale dans des catégories figées. Dans le cas qui nous intéresse, on trouvera des expressions du type « littérature populaire », « romans populaires »..., qui objectivent toute une conception réifiante et, par là, réductrice des logiques sociales.

Cette conception qui consiste à qualifier un produit, une œuvre, un objet culturel de « populaire » (ou, ailleurs, de « bourgeois »...) implique que l'on situe dans des « choses » (livre, objet...) ce qui est le produit de la rencontre d'**œuvres particulières** engendrées dans des **formes sociales particulières** et d'êtres sociaux caractérisés par des **modes d'appropriation spécifiques des œuvres** (modes d'appropriation eux-mêmes constitués au sein de formes sociales spécifiques, et qui peuvent être différentes de celles qui ont produit les œuvres).

La lecture simplificatrice des tableaux statistiques indiquant, par exemple, des pourcentages de lecteurs de telle ou telle catégorie d'imprimés dans telle ou telle catégorie socio-professionnelle, renforce cette conception tacite de la « consommation culturelle ». A chaque groupe correspondrait, de façon directe et mécanique, des produits spécifiques : par exemple, « Santa Barbara », « La roue de la fortune », les livres de la collection « Harlequin », seraient des produits « populaires » et « Océaniques », l'Opéra, le Nouveau Roman, des produits « intellectuels ».

En fait, il existe des produits culturels plus ou moins communs à des groupes sociaux différents, qui donnent plus ou moins lieu à des **appropriations sociales différenciées** (6). Les mêmes œuvres font ainsi l'objet d'usages, d'investissements sociaux différents et parfois même opposés ou contradictoires. En ce sens, un livre qui fait la

quasi-unanimité sociale est un livre qui, de par sa formalité propre (du fait, aussi, de sa mise en forme typographique (7)), rend possible la mise en œuvre de modes de lecture diversifiés.

Ce qui complique l'affaire, et qui explique l'erreur dont nous parlons, c'est le fait que toutes les œuvres ne sont pas des auberges espagnoles : elles ne se prêtent pas toutes avec bonheur à ces modes pluriels d'appropriation. Certains livres, caractérisés par un ensemble de propriétés formelles spécifiques, rendent facilement actualisables certains modes d'appropriation et en interdisent d'autres. C'est ainsi que les recherches formelles présentes aussi bien chez James Joyce, Samuel Beckett, Alain Robbe-Grillet ou Claude Simon ont toutes les chances de décourager le lecteur des milieux populaires, c'est-à-dire de rendre quasi-improbable le déploiement des modes d'appropriation propres à une grande partie du monde populaire.

Le sociologue doit donc moins chercher à tracer les contours d'une « littérature populaire » (introuvable comme telle), comme un géographe trace les contours des frontières sur une carte (projet réaliste et positiviste), que de s'efforcer de reconstruire les modes d'appropriation spécifiques mis en œuvre dans la rencontre avec les œuvres (8).

LECTURES ET GRANDES DIFFÉRENCES SOCIALES

Les chercheurs disposent, depuis le début des années 1970, d'enquêtes statistiques sur les pratiques de la lecture, notamment grâce aux enquêtes (sur la base d'échantillons représentatifs de la population française) sur les pratiques culturelles des Français réalisées successivement en 1973, 1981 et 1988 par le Département des Études et de la Prospective du Ministère de la Culture.

A la lecture des données statistiques datant de 1988, on s'aperçoit sans surprise que l'on lit d'autant plus que l'on va vers les catégories socio-professionnelles dont la position dépend le plus du capital scolaire (9). Les patrons de l'industrie et du commerce rejoignent les plus faiblement dotés en capital culturel dans les pratiques les plus distinctives des groupes fortement pourvus en capital culturel. On voit encore plus clairement apparaître l'effet spécifique du capital scolaire

lorsqu'on mesure statistiquement, à partir du niveau de diplôme possédé, les fréquences de pratiques de la lecture (10). Plus on monte dans la hiérarchie des diplômes, et plus on a une chance de trouver de forts ou de très forts lecteurs, des personnes qui échangent des livres, qui en achètent souvent, qui vont à la bibliothèque au moins une fois par semaine et lisent des livres en rapport avec leur travail.

Il n'est pas étonnant, dans la mesure où la lecture (les bases de la lecture ainsi que des modes particuliers d'appropriation des textes (11)) s'enseigne à l'école et où l'école est la matrice de socialisation fondamentale au livre, que les pratiques de lecture de livres soient directement corrélées avec le capital scolaire : des enquêtes plus fines, déjà anciennes, montraient que les jeunes les plus ambitieux scolairement étaient les plus gros lecteurs, étaient capables de citer de mémoire le plus grand nombre de titres de livres, qu'ils conservaient les livres, distinguaient leurs livres de ceux de leurs parents, discutaient plus souvent que les autres avec leurs parents ou avec des amis de leurs lectures et, enfin, étaient plus nombreux à être conseillés par leurs parents à propos de livres ou d'articles de presses (12).

Qu'elle soit rejetée ou acceptée, la lecture des œuvres ou des genres les plus légitimes (romans) dépend fortement des jugements que l'on porte envers l'école (et envers les modes scolaires de lecture) (13). Mais cela ne signifie pas que les modes scolaires de lecture dominent les lecteurs populaires.

DES LIVRES ET DES REVUES PRATIQUES : LE TEXTE QUI SE MUE EN PRATIQUES

La tentation de tous les clercs (sociologues compris) est d'universaliser un mode particulier d'appropriation des dispositifs textuels (ou iconiques, musicaux...), à savoir celui qu'ils doivent à leur formation scolaire. On est notamment souvent tenté de considérer que tout texte est susceptible d'une appropriation de type commentaire de texte ou exégèse. Un texte, quel qu'il soit, serait, avant tout, un objet de déchiffrement du sens. Or, la sociologie des modes populaires d'appropriation des textes montre la relativité de ce mode d'usage des textes. Les lectures populaires sont pragmatiques, et ce, à différents degrés (14).

Tout d'abord, les lectures les plus fréquentes des plus faibles lecteurs sont des lectures de « livres pratiques », c'est-à-dire de textes nullement destinés à être interprétés mais à être convertis en pratiques, en série de gestes et d'actions pratiques. Il en va ainsi des livres de cuisine, des livres ou revues de bricolage, de jardinage, de décoration, de musculation... On peut qualifier ces lectures de pragmatiques dans la mesure où le texte trouve son référent au sein d'une pratique immédiate ; elle s'articule à (ou s'ancre dans) une configuration pratique spécifique. Un lecteur qui veut monter une cloison dans son appartement, qui « ne savait pas faire » et achète une revue expliquant et montrant « comment faire » ; une lectrice qui achète des revues sur le jardinage pour savoir entretenir son morceau de jardin à la campagne ; un autre lecteur qui aime faire de la mécanique et achète des revues pour savoir démonter entièrement le moteur de sa voiture ; un lecteur qui lit un livre sur l'électricité pour faire un montage électrique ; une lectrice qui achète une revue sur les enfants depuis qu'elle est enceinte : on pourrait multiplier à loisir ces exemples de lectures pragmatiques (15).

Dans la population interviewée, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, les plus faibles lecteurs sont des lecteurs de livres spécialisés (livres de bricolage, livres sur la nature, les animaux, la chasse, la pêche, les champignons...) (16). De même, notre enquête par questionnaire fait apparaître que les revues les plus lues sont celles qui concernent les loisirs et la vie pratique : jardinage, bricolage, culinaire, automoto, tricot, couture, sports, beauté-mode, pêche-chasse... (ils sont 70,5 % à déclarer en lire). Peu sont ceux qui lisent des revues culturelles, politiques, économiques ou scientifiques (24 %).

Ce que nos enquêtes nous font voir, les enquêtes statistiques à grande échelle le confirment. Ainsi, les dernières enquêtes sur les pratiques culturelles des Français montrent que les lecteurs non-diplômés, agriculteurs, ouvriers..., sont les plus nombreux à lire le plus fréquemment des livres pratiques. De plus, l'analogie suggérée par les auteurs, sur la base de leurs données, entre livres pratiques et « musique à danser » nous semble tout à fait pertinente : le texte ou la musique ne prennent sens que par rapport aux fonctions pratiques qu'ils remplissent dans une configuration précise. Comme la musique à danser, les

livres pratiques constituent d'ailleurs le genre préféré par tous ceux qui lisent peu (ou qui ne lisent pas du tout) de livres quand on les interroge sur leurs préférences en matière de lecture (17).

Avec un degré supplémentaire de détachement par rapport à un contexte pratique immédiat, on observe une lecture de livres ou de revues concernant des activités qui ont cessé d'être pratiquées, ou des situations du passé et qui se prolongent ainsi sur le mode du souvenir entretenu par la lecture : des livres sur la nature rappellent une enfance passée à la campagne ; les revues sur la chasse ou la pêche, lues encore après l'arrêt de l'activité qui avait entraîné leurs achats...

LECTURE DE JOURNAUX : POLITIQUE ET MORALE, NATIONAL ET LOCAL

Moins directement liée à une pratique spécifique, mais ancrée dans un espace connu, local, on trouve la lecture de la presse quotidienne. Il n'est pas rare que nos lecteurs de journaux déclarent lire « en premier » ou s'intéresser le plus aux rubriques « décès », « mariages », « naissances » et « faits divers ». On sait que, si les agriculteurs sont les plus forts lecteurs de la presse quotidienne, ils lisent d'abord et avant tout une presse régionale. De même, les diplômés de l'enseignement supérieur et les non-diplômés lisent un quotidien tous les jours dans les mêmes proportions mais « ne lisent pas les mêmes journaux ; les premiers sont plus portés sur la presse nationale, les seconds sur la presse régionale » (18). Lecture ancrée dans un espace local, connu, proche (au moins symboliquement), lecture qui informe sur les faits quotidiens, à un autre degré, ce type de lecture s'articule intimement à l'expérience vécue.

L'enquête par questionnaire montre que les lecteurs de journaux à faible capital scolaire sont sans conteste des lecteurs de journaux locaux-régionaux (79 %) plutôt que des lecteurs de la presse nationale (21 %). De plus, à l'intérieur du journal, ce sont les faits divers qui constituent leur rubrique préférée (45 %), puis les rubriques politique-économique-social (22 %) et sportives (17 %). Ils sont aussi, pour une part non négligeable, intéressés par les rubriques décès-naissances-mariages (9 %).

Les lecteurs interviewés opposent souvent eux-mêmes leur intérêt pour les choses locales, les

« choses de la vie », les événements qui peuvent faire davantage l'objet d'une lecture éthico-pratique que d'une lecture politique à proprement parler. Lorsqu'ils s'intéressent à l'actualité politique, ces lecteurs retiennent les plus éthiques des faits politiques (les horreurs du régime roumain...) ou, plus justement, les faits politiques les plus susceptibles d'être lus d'un point de vue éthique (disposition éthique plutôt que politique-analytique) (19).

« ce qui m'intéresse, c'est les décès, ma première action, c'est les décès c'est tout, et puis je lis tous les accidents qui se trouvent (la politique ?) Ah non, non, non, la politique ça m'intéresse pas, ça, la politique, non, j'y comprends rien, d'ailleurs alors il faut pas me demander de la politique, je ne sais rien (...) les affaires locales, oui (...) les faits divers, oui, oui, j'aime bien les faits divers (...) quand y a eu le feu dans le midi, ça m'intéresse »

(Femme, certificat d'études, 50 ans)

« j'achète tous les jours (Lyon-Matin), j'vous dis pas pourquoi ! (rire), c'est pour regarder les décès, les décès et les accidents, j'lis ça, autrement c'est pour ma femme que j'achète, on regarde les accidents, les faits divers (...) politique, non même pas à la télé j'regarde alors (...) les deux premières pages, les accidents, les décès et j'regarde mon pays là »

(Homme, niveau école primaire, 41 ans)

Les journaux sont lus à partir des schèmes « ordinaires » de la vie quotidienne (éthico-pratiques) et non à partir d'une connaissance spécifique d'un réseau complexe de problématiques proprement politiques. La « réduction » du politique à l'éthico-pratique implique comme une dénégation pratique de l'ensemble des références politiques qu'il faut posséder pour lire politiquement un fait et ramène les événements les plus politiquement constitués à des événements pris dans le langage de la morale pratique.

LECTURE DE ROMANS : POIDS RELATIF DE L'EXPÉRIENCE ORDINAIRE ET DE L'EXPÉRIENCE LIVRESQUE

Si, comme le pense Hans Robert Jauss, « l'œuvre littéraire nouvelle est reçue et jugée non seule-

ment par contraste avec un arrière-plan d'autres formes artistiques, mais aussi par rapport à l'arrière-plan de l'expérience de la vie quotidienne » (20), on peut dire que les dispositions que les lecteurs mettent à l'œuvre au cours de leur lecture d'un texte littéraire (ce vers quoi ils orientent leur lecture, leur mode d'appropriation de ces œuvres) se différencient selon le poids relatif de l'expérience non-littéraire et littéraire (l'univers des références littéraires et, plus largement, artistiques) dans la lecture. L'espace des positions littéraires est plus ou moins intériorisé par les lecteurs en tant qu'univers mental de références stylistiques et plus ou moins convoqué dans la production du sens de l'œuvre au moment de sa lecture. La lecture s'éloigne d'autant plus de l'expérience quotidienne que le lecteur possède la compétence à situer esthétiquement sa lecture (21). Il faut donc se demander quel est le poids relatif, pour chaque lecteur (chaque classe de lecteurs), de l'expérience ordinaire (éthico-pratique) et de l'expérience esthétique préalablement acquise, dans le processus de lecture d'un texte.

Parlant de l'opposition entre la jouissance et l'action, entre l'attitude esthétique et la pratique morale, Jauss explique que « cette opposition n'est pas nécessairement impliquée dans l'efficacité spécifique de l'art. Elle est ressentie seulement depuis qu'au nom de l'autonomie de l'art tout didactisme, toute intention du spectateur ou du lecteur avec l'objet représenté est décriée comme une marque de philistinisme : surtout la sympathie et l'admiration pour le héros. » (22) On comprend que les lectures populaires (aux deux sens du terme : les livres qualifiés, souvent par stigmatisation, de « populaires » — romans de gares, romans sentimentaux, à l'eau de rose, d'aventure, etc. — et les modes populaires de lecture) soient perçues comme des lectures philistines, de mauvais goût, tant elles engagent la participation, l'identification, l'ancrage plus immédiat aux éléments de l'expérience quotidienne et, du même coup, à des éléments éthico-pratiques et pragmatiques (23).

L'ancrage de la lecture dans une autre réalité que la seule réalité littéraire explique que le thème, le sujet et les effets de réel produits par le style et/ou par le contexte (on connaît, par la télévision, la personne qui écrit le roman ou l'autobiographie) sont beaucoup plus souvent mis en avant que l'auteur, le style, et que ne sont jamais mentionnés, lorsqu'il s'agit de romans, les courants littéraires ou les maisons d'édition. Cette

lecture pragmatiquement ancrée s'oppose à toutes les formes de **lecture littérairement ancrée**, qui prennent sens **par référence à d'autres lectures, dans un fonctionnement de références littéraires relativement autonome**.

Les résultats de l'enquête par questionnaire montrent que le choix d'un livre ne se fait pas au hasard. Lorsqu'on leur propose des critères de choix, les enquêtés privilégient systématiquement les critères qui sont liés à une disposition éthico-pratique. En effet, ils sont 69,5 % à prendre comme critère principal de choix d'un livre le sujet, le thème ou le résumé au dos du livre. Ils ne sont plus que 17,5 % à prendre le critère « auteur », mais ils ne sont surtout plus que 7 % à faire leur choix selon les critiques, les émissions ou les prix littéraires et 0,5 % à prendre le critère « style d'écriture ».

Une partie des personnes interviewées (16 sur 35) ne lit aucun roman (au sens large incluant les biographies, les autobiographies, les récits historiques, les romans policiers, les romans de science-fiction...). Ce type de lecture ne fait pas partie de leur temps libre (24). Lorsqu'ils lisent des romans, nos lecteurs insistent souvent sur le rejet du « fictif », des histoires qui n'ont « pas de sens » ou dont le sujet est trop éloigné d'eux pour intéresser vraiment. Dans les propos des lecteurs revient avec grande insistance l'idée d'« histoires vraies », « réelles », « terre à terre » ou qui sont écrites comme si elles étaient vraies ou réelles (25). Au fond, ce qui est recherché, c'est tout autant le « réel » ou le « véridique » (qui amène à lire des biographies romancées, des documentaires, des livres d'histoire, des histoires vécues sur un drame quelconque : la perte d'un enfant, la drogue, la vie avec un enfant handicapé...) que l'effet de réel ou d'authenticité (qui amène à lire des romans en sachant que ça n'a pas existé mais que c'est écrit de telle façon que l'« on y croit »). Le lecteur peut ainsi « faire comme si » il lisait des histoires réelles, vraies, authentiques tout en n'étant jamais complètement dupe de leur caractère fictif (e.g. le cas d'une femme qui aime les livres qui sortent du quotidien, de « la vie », et qui est du côté de l'identification admirative dont parle Jauss, mais qui le fait sans la naïveté qu'on prête généralement à ce type de lecture : elle sait que c'est romancé, que c'est « trop bien » pour être vrai, mais elle cherche à « se dépayser ») (26). Les « romans à l'eau de rose » sont lus, en toute connaissance du caractère édulcoré des histoires, parce que leur structure narrative récurrente per-

met la lecture hachée, discontinue de ceux qui lisent par « petits bouts » et ne veulent pas « perdre le fil » de l'histoire (27) (« quand on prend un livre qui est assez compliqué, il faut pas trop le lâcher et, comme moi je suis souvent à prendre un livre et puis, je lis cinq pages et puis après je vais faire autre chose, je me mets pas dans ma lecture systématiquement, alors ces petits livres qui... on peut toujours les lâcher pour pouvoir les reprendre, on comprendra toujours l'histoire »).

« y'a eu le dernier bouquin que j'ai lu qui m'a vraiment plu (...) c'est Jamais sans ma fille de Betty Mahmoody (...) surtout ce qui m'a vraiment plu, qui m'a vraiment bouleversé quoi, c'est le courage de cette personne, on se demande comment, même une enfant de 6 ans peut arriver à, physiquement, à tenir le coup, à vivre dans ces conditions d'hygiène, psychologiquement, arriver à être, ça me paraît assez dingue quoi ! (...) de vivre l'histoire, voilà, même on s'imagine dans le pays quoi, on arrive vraiment à voir comment c'est quoi, c'est bien décrit »

(Femme, niveau brevet, 35 ans)

« moi, je lis pas tout ce qui est trop intellectuel finalement, parce que j'aime pas trop, mais j'aime bien lire tout ce qui roman à l'eau de rose, (...) parce que ça sort de la vie quotidienne, du souci, du tracas, c'est vraiment quelque chose de... on rêve, on plane, et puis, vous savez les romans à l'eau de rose, dans les Harlequin, ils sont pas si bêtes que ça, y a toujours dans un pays, et on apprend des fois sur les pays telles et telles mœurs, telle et telle coutume, c'est pas mal non plus, mais enfin c'est vraiment du l'eau de rose, hein, faut reconnaître, hein, c'est toujours beau, c'est le Prince Charmant c'est... mais ça fait rêver, il est beau, il est riche, et ils auront beaucoup d'enfants, ils seront jamais malades (rire) (...) c'est l'histoire qui varie, c'est le fond, hein, finalement, mais enfin c'est parce que c'est de la lecture qui est très facile à lire, et quand j'ai pas envie de me compliquer... »

(Femme, niveau CAP, 34 ans)

« Au nom de tous les miens tout ça, c'est un livre que j'ai lu trois fois, quatre fois (...) c'est une histoire réelle, ils en ont fait un film y a pas tellement longtemps (...) je l'ai lu plusieurs fois, parce qu'il est prenant ce livre »

(Femme, CAP, 43 ans)

« j'lis du Pierre Bellemarre, des trucs d'angoisse là, comme il écrit des **histoires vraies, j'lis ça, sinon des autres romans ?, non j'lis pas** »
(Homme, niveau CAP, 26 ans)

« (livres) tout c'qui est en rapport avec la maladie de ma mère déjà, tout c'qui est maladie infantile, style psychose des enfants et tout (...) **sur la drogue, ouais, ça j'ai lu pas mal de livres sur la drogue, parce que j'ai pas mal d'amis qui s'droguent, c'est pour ça, alors j'lis pas mal de livres là-dessus** »
(Homme, niveau CAP, 22 ans)

Si certains de nos lecteurs disent aimer les gros livres, c'est parce que, comme dit l'un d'entre eux, on peut « vivre longtemps » avec eux. Vivre le texte plutôt que le prendre pour « ce qu'il est », à savoir **un texte** (les avant-garde littéraires ont toujours souligné ce fait apparemment évident mais qui, en fait, ignore les modes pratiques de lecture constituant des dénégations pratiques de cette « évidence »), voilà la « définition sociale » implicite de la lecture de romans chez ces lecteurs. Le succès social des sagas littéraires ou télévisées (séries américaines, feuilletons français) mettant en scène des familles (parfois opposées) et leurs membres aux caractéristiques psychologiques bien définies trouve ainsi sans doute son principe dans ces désirs socialement constitués de participation et/ou d'identification.

Les lectures romanesques appréciées sont celles qui rendent possible l'adhésion, la participation, l'identification, positives ou négatives, à l'histoire et qui permettent ainsi de faire travailler, sur un mode imaginaire, les schémas de sa propre expérience. On peut dire que, pour certains lecteurs, la lecture de romans permet de lire des modèles situationnels, des modes de comportements, des solutions (réactions, comportements...) à des situations heureuses, difficiles ou problématiques. Bref, le roman livre aussi, pour ceux qui veulent le lire ainsi, des modèles de comportements, des normes de comportements, des rôles, des schémas d'action, de réaction, de perception, de réflexion et peut être lu comme un manuel ou un guide de savoir-vivre. La littérature (vs la théorie) livre des « cas » plutôt que des règles, des situations plutôt que des théories. L'activité du lecteur populaire peut être parfois comparée à une sorte de rapprochement jurisprudentiel entre des situations vécues et des situations écrites.

Les lecteurs mettent donc souvent en œuvre des formes variées d'identification (Jauss dégage plusieurs types d'identifications possibles : l'identification admirative — par rapport à un héros « meilleur » que soi —, l'identification par sympathie — semblable à soi —, l'identification cathartique — qui sort le lecteur de ses soucis réels et le plonge dans la souffrance ou la difficulté d'un « héros ») totalement rejetées comme « naïves » par les lecteurs légitimes, c'est-à-dire par ceux qui privilégient la forme par rapport au thème (ou la valeur éthique de l'histoire) (28).

« moi, j'aime pas le roman de phrases... non, terre à terre, qu'on peut vivre, voyez (...) **du réel pas trop romancé** (...) La Bicyclette bleue, ça se passait pendant la résistance, et y a des passages qui m'ont rappelé, moi aussi, mon enfance, c'était à la campagne, les Allemands, j'ai une cicatrice là (...) Et quand les Allemands sont rentrés dans mon petit pays, j'étais une petite fille, je suis tombée sur le gravier, ça m'avait marqué, j'ai eu une cicatrice, j'ai vu ces grands hommes, là, avec leurs bottes sur le gravier, j'ai tellement eu peur que je me suis affalée de tout mon long, je suis vite rentrée chez mes parents : "Maman maman", ça m'avait marqué, voyez, et dans ce livre La Bicyclette bleue, y a beaucoup de passages... alors, voyez, tous ces petits trucs là, j'étais à la campagne, ça m'est resté et dans Bicyclette bleue **j'ai retrouvé des trucs, et c'est bien ça** »

(Femme, certificat d'études, 56 ans)

Il arrive fréquemment que le livre puisse jouer un rôle quasi-« réparateur » à la suite de drames (« ça aide énormément dans les moments difficiles »). Par exemple, une lectrice lit un roman parlant d'une femme malheureuse d'avoir perdu un frère qu'elle aimait, alors qu'elle vit la même situation. Pourquoi, après un tel drame, se plonger dans un roman qui « remue le couteau dans la plaie » ? En fait, la lecture permet de faire travailler son chagrin, son expérience douloureuse pour mieux l'accepter, pour essayer de donner du sens à ce qui est insensé et insupportable (« y a pire que nous, on le sait, mais si on le lit pas, si on le voit pas, il faut le ressentir et moi ça m'a beaucoup aidé par ces livres là »).

De même, il y a un refus très net chez ces lecteurs de ce qui empêche la participation. Dans

de nombreux entretiens, les lecteurs disent leur volonté d'être pris dans l'action, de vivre les vies des héros.

« j'avais commencé à lire un bouquin, *Les grands sillons*, de Jacques Lanzman, et j'sais pas pendant 20 ou 30 pages ça m'a énervé un peu, j'étais pas pris dans le bouquin, donc là j'l'ai refermé, et puis j'l'ai jamais rouvert (...) y a des passages au départ qui sont un peu chiants, des personnes qui s'présentent ou qui rencontrent une personne, c'est pas dans l'action encore, quoi, disons qu'il doit y avoir un chapitre où c'est pas dans l'action quoi, sinon, des bouquins, j'en n'ai pas pas lu énormément, y en a qu'un qui m'a botté, j'l'ai lu quand j'étais à l'école, c'est Flash, c'est un mec qui, un auteur qui part en Inde, et puis qui s'dope quoi, il est bien fait en plus ce bouquin, il écrit vraiment tout quoi, moi c'est un bouquin qui m'avait bien plu quoi »

(Homme, niveau CAP, 24 ans)

LECTURE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

L'intérêt très prononcé chez certains de ces lecteurs pour des ouvrages scientifiques (livres sur l'astronomie, l'écologie, la mécanique, l'électricité, la physique, encyclopédies médicales...) marque l'envie de connaître le fonctionnement des choses, les mécanismes du réel, les secrets de la nature, etc. (Qu'est-ce que la pluie, un nuage ? Pourquoi neige-t-il ? Pourquoi avons-nous des yeux de telle ou telle couleur ? Quel est le secret des pyramides ? Quelle est l'origine de l'homme, de la terre, du système solaire... ? Qu'est-ce que le cancer ?). Des revues telles que le *Reader's digest* sont souvent appréciées pour cela : elles mêlent anecdotes, aventures et vulgarisations scientifi-

ques (parfois présentées sous forme d'anecdotes et d'aventures).

Ce goût pour les ouvrages qui expliquent les fonctionnements réels (physiques, naturels...) est très lié à l'affinité pour des textes qui s'annulent comme tels pour énoncer le réel. Là encore, il y a un intérêt profond pour des « choses vraies », pour l'explication de phénomènes réels et souvent un peu mystérieux (le triangle des Bermudes, les pyramides...).

CONCLUSION

Aux dispositions théoriques, esthétiques ou politiques (selon les imprimés que l'on considère) (29) s'opposent les dispositions éthico-pratiques et pragmatiques des hommes et des femmes de milieux populaires (30) qui, lorsqu'il s'agit de littérature, engagent un goût profond pour la participation et l'identification : on veut vivre la vie des personnages, s'identifier au héros ou le détester, mais, dans tous les cas, on a une réaction aux personnages écrits du même type qu'aux personnages de la vie réelle. Cette esthétique populaire, ce mode populaire d'appropriation des imprimés qui est indissociable d'une éthique, ne signifie pas que ces adultes soient incapables de « faire de la théorie », d'« analyser » ou de considérer le style des œuvres, mais qu'ils exigent un rapport plus direct, une référence plus immédiate à des configurations pratiques ou à des schémas expérientiels précis. La connaissance, par l'ensemble des enseignants, de l'existence de goûts et d'investissements spécifiques en matière de lecture dans des milieux sociaux à faible niveau de diplôme, peut constituer un pas vers une meilleure articulation de ces goûts et dispositions préalables et des dispositifs pédagogiques.

Bernard Lahire

Université Lumière — Lyon 2

Faculté d'anthropologie et de sociologie

G.R.S., URA 893, CNRS

NOTES

(1) Je remercie Anne-Marie CHARTIER pour sa lecture critique de ce texte.

(2) La première recherche constitue initialement la contribution sociologique à une recherche interdisciplinaire (avec deux

psycholinguistes français, J.-M. BESSE et A. MESSÈGUE), intitulée *Les Pratiques d'écriture et de lecture d'adultes salariés « peu qualifiés »*, financée par le Ministère de la Recherche et de la Technologie, Département Homme, Travail et Technologies dans le cadre du Programme de re-

- cherche « Formation et Apprentissage des Adultes Peu Qualifiés ». La seconde recherche a été réalisée dans le cadre de la *Faculté d'anthropologie et de sociologie de l'Université Lumière Lyon 2*.
- (3) Saisir le sens d'une pratique telle que la lecture chez ceux qui, statistiquement, sont les plus faibles lecteurs, est une condition préalable à toute politique de démocratisation de la lecture. La sociologie des rapports différenciés aux imprimés permet, entre autres, d'éviter les réductions économicistes du type : « Plus on offre des imprimés, plus on accroît la lecture et le nombre des lecteurs. » Cf. les réflexions très justes de Jean-Claude PASSERON dans *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, « Le polymorphisme culturel de la lecture. A propos de l'illettrisme », pp. 335-345.
- (4) Ainsi Pierre BOURDIEU remarque que « la lecture c'est ce qui apparaît spontanément quand on va avoir du temps à ne rien faire, quand on va se trouver enfermé seul quelque part », « *La lecture : une pratique culturelle* », *Pratiques de la lecture*, (dir. Roger Chartier), Marseille, Ed. Rivages, 1985, p. 225. Or, il faut rester très prudent vis à vis des explications sociologiques ou des justifications fournies par les enquêtés eux-mêmes — « je n'ai pas le temps » — en termes de « temps disponible ». Pourquoi tel ouvrier, lorsqu'il a du temps, pratique-t-il plutôt le football que la lecture ? Pourquoi telle employée qui a le même emploi du temps qu'une autre lit-elle 20 livres par an alors que sa collègue n'en lit aucun ?
- (5) Il faut noter qu'aucune étude sociologique n'a vraiment montré ce que font, aujourd'hui, les lecteurs « non-populaires » de leur lecture. Dans l'état actuel des recherches sur l'appropriation des textes, on est contraint à se servir de catégories de différenciation, telles que « disposition éthique » et « disposition esthétique », qui ont été établies à propos des goûts en matière de consommation culturelle en général (voir notamment P. BOURDIEU, *La Distinction*, Paris, Ed. de Minuit, 1979). Je dois cette précision à Anne-Marie CHARTIER.
- (6) Voir R. CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987 et spécialement, « Avant-propos », pp. 7-21 et M. DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980, et spécialement chapitre XII : « Lire : un braconnage », pp. 279-296.
- (7) Voir D. F. MCKENZIE, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Ed. du Cercle de la Librairie, 1991, 119 p.
- (8) Voir B. LAHIRE, « Les pratiques populaires de la lecture », *Voies livres, Pratiques et apprentissages de l'écrit*, V54, octobre 1991, 11 p.
- (9) *Les Pratiques culturelles des Français. 1973-1989*, Département des Etudes et de la Prospective, Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, La Découverte/La documentation française, 1990, p. 81 et p. 88.
- (10) *Ibid.*, p. 90.
- (11) Voir, sur les manières scolaires de définir la lecture, A.-M. CHARTIER et J. HÉBRARD, *Discours sur la lecture (1680-1980)*, Paris, Etudes et recherche, BPI, Centre Georges Pompidou, 1989 et spécialement « Troisième partie : Discours d'École », pp. 169-394.
- (12) F. FOUQUIER, *Lectures de jeunes et pratiques culturelles de classes*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Bordeaux II, juin 1976, 260 p.
- (13) Toutes les enquêtes en milieux populaires constatent ce fait. Cf. notamment N. ROBINE, *Les Jeunes travailleurs et la lecture*, Paris, La documentation française, 1984, 266 p. et J. BAHLOUL, *Lectures précaires : étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, Ed. BPI-Centre G. Pompidou, 1966, 128 p.
- (14) Cela ne signifie pas, comme le voudrait le mythe d'une lecture lettrée exclusivement littéraire, que les lecteurs plus diplômés ignorent les lectures pragmatiques, mais que leur champ de lecture, plus étendu, leur donne l'occasion de mettre en œuvre d'autres modes d'appropriation des textes (esthétique, politique, théorique...) que leur formation scolaire, notamment, les a aidés à construire.
- (15) Nombre d'enquêtés disent ne pas posséder de bibliothèque et avoir des livres un peu partout dans la maison. Or, on peut considérer la disposition spatiale des livres comme une conception objectivée de la lecture. La bibliothèque, comme lieu de rangement et d'exposition des livres, est comme l'objectivation d'une pratique autonome de la lecture. Les livres sont mis à part, détachés des activités et fonctions sociales diverses. Lorsque la bibliothèque est inexistante, c'est parce que les différents imprimés sont disséminés dans les différents lieux de leurs fonctions pratiques : le livre de cuisine dans la cuisine, le livre de bricolage avec les outils, le livre d'automobile dans la voiture ou le garage, les livres sur le tricot avec les laines et les aiguilles, et ainsi de suite.
- (16) Le fait qu'un certain nombre de ces lecteurs parlent parfois de « livres » ou de « bouquins » pour désigner tout imprimé (journal, magazine, revue, livre) est sans doute l'indice d'une faible pratique de lecture. On sait que plus on pratique une activité et plus on dispose de termes marquant des différences plus fines (Cf. R. ESTABLET, *L'École est-elle rentable ?*, Paris, P.U.F., 1987, p. 218). Toutefois, cette indifférenciation des genres d'imprimés pourrait bien indiquer l'existence d'un mode d'appropriation similaire d'un type d'imprimé à l'autre, alors que des lecteurs plus légitimes ne penseraient jamais à assembler le journal, la revue et le roman parce qu'ils mettront en œuvre une lecture spécifique dans chaque cas.
- (17) *Les Pratiques culturelles...*, *op. cit.*, p. 93-94.
- (18) *Op. cit.*, p. 23.
- (19) Pour des faits analogues concernant les réponses aux sondages politiques, voir P. BOURDIEU, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 470.
- (20) H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 76.
- (21) J.-M. GOULEMOT évoque la notion très intéressante de « bibliothèque » comme ensemble de textes à partir duquel est produit le sens d'un texte lors de sa lecture. Toutefois, cette notion de bibliothèque nous attire d'emblée plutôt du côté des modes d'appropriation légitimes des textes. Il faut donc relativiser sociologiquement cette « lecture-références » : cette lecture, qui ne se fait que dans le rapport à d'autres lectures préalables, n'est pas le mode de lecture de ceux qui lisent en faisant référence non à des livres mais à des schèmes éthico-pratiques d'expériences. Cf. « De la lecture comme production de sens », *Pratiques de la lecture*, *op. cit.*, pp. 90-99.
- (22) H. R. JAUSS, *op. cit.*, p. 147.
- (23) P. BOURDIEU, *op. cit.*, p. 36.
- (24) Voir N. ROBINE, *op. cit.*, p. 50. Les enquêtes de notre enquête par questionnaire sont peu amateurs de littérature classique et de poésie ou de théâtre (19 %), un peu plus de romans de science-fiction ou policier (38 %) ou de genres biographiques ou autobiographiques (37,5 %) mais, en revanche, ils apprécient les documentaires sur la nature, les animaux... (54 %) et consultent fréquemment les encyclopédies et dictionnaires (58 %).
- (25) Les personnes interviewées (exclusivement les femmes) font aussi référence aux séries « *Histoires vraies* » de l'ex-cinquième chaîne de télévision française qui présentent des téléfilms, américains le plus souvent, sur des sujets « brûlants » d'un point de vue éthique : un fils qui se drogue, un demi-frère et une demi-sœur qui tombent amoureux l'un de l'autre, le viol... Ces téléfilms sont suivies de débats renforçant ainsi la lecture éthique du téléfilm (ex : Les valeurs morales sont-elles en danger ?).
- (26) Voir, pour des analyses proches concernant les textes gaux au XVIII^e siècle, R. CHARTIER, *Lectures et lecteurs...*, *op. cit.*, p. 275.

- (27) Pour des faits similaires concernant les livres de la Bibliothèque bleue au XVII^e siècle, voir R. Chartier, « Du livre au lire », **Pratiques de la lecture, op. cit.**, pp. 62-88.
- (28) P. BOURDIEU, **op. cit.**, p. 34.
- (29) *Et qui supposent toutes une attention spécifique à l'activité langagière en tant que pratique autonome (théories, problématiques politiques, courants esthétiques et styles...), i.e. un rapport réflexif au langage.* Cf. B. LAHIRE, **Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'« échec scolaire » à l'école primaire**, Lyon, PUL, 1993, 310 p.
- (30) Nos recherches montrent aussi des différences secondaires assez importantes entre femmes et hommes. Les femmes sont notamment de plus fortes lectrices, en particulier de romans, que les hommes de même milieu qui, associant la lecture de longs textes à une pratique « passive » et, du même coup, « féminine », la rejettent plus fréquemment. Cf. B. LAHIRE, **La Raison des plus faibles**, Lille, PUL, 1993, 188 p.